

## CHAPITRE 17

### L'ARMÉE, LA GRÈCE, ATHÈNES

Bravo pour tes examens coco et... merde pour ton armée.

... Je l'avais oubliée celle-là... c'est malin!

Me voilà parti avec un ordre de marche en poche pour servir sous les drapeaux et effectuer mon école de recrues. Me connaissant, vous n'aurez aucune peine à imaginer quel fut mon état d'esprit lorsque je me rendis à Thoune.

Avez-vous remarqué à quel point le tracé géographique de la Suisse ressemble à un cochon avec une verrue sur le dos? (Porrentruy, si si, je vous assure, comme si un porc pouvait se transformer en une truie). Son groin est grison, sa queue genevoise (là où le porc défèque et urine, expliquant pourquoi Genève est dans la merde à longueur d'année, sans compter la gouille d'urine (lac) que refusent de nettoyer celles à qui incombe en réalité ce travail, soit les féministes), ses pattes avant tessinoises alors que son arrière-train est valaisan.

Mes examens achevés, je me trouvai par désenchantement dans une caserne au centre de ce beau pays.

Le choc fut double. À la détente quasi «dépressive» caractérisant la période qui suit les examens, s'ajoutait cette mentalité propre à l'armée. Si en plus, il faut supporter les Suisses allemands, la douche devient fatalement écossaise!

Fort de ma réussite d'importance me confinant dans la zénitude la plus totale, je pris mes distances par rapport à cette inéluctable perte de temps censée durer 4 mois et demi. Devais-je le gaspiller pour cette belle institution? Enfin, le devoir est le devoir...!

En ce milieu de matinée, je me présentai au planton de garde avec un retard de vingt-quatre heures dû aux examens. Je fus immédiatement incorporé dans un petit groupe de «vert-de-gris». Au préalable, on m'avait affecté à la fonction de conducteur de chars dans les troupes mécanisées et légères (traduit du suisse allemand selon le français fédéral).

J'avais conduit un tracteur, puis une moto 125 cm<sup>3</sup>... pour moi, *a priori*, pas de problème eh bien... en fait, je n'ai jamais mis mon nez ni une de mes pattes dans un char d'assaut de ma vie... même pas dans une de leurs brouettes.

Mon groupe comptait une vingtaine de recrues, en majorité suisse romandes. Ils s'avèrent être tous sympas.

Je n'avais qu'une préoccupation : comment quitter au plus vite cet univers étranger ? J'éprouvai très vite une sensation d'emprisonnement liée au souvenir de l'orphelinat. La sonnette d'alarme interne retentit en moi. Il s'ensuivit une importante déprime tout comme chaque premier soir lorsque je me trouve en terre étrangère.

J'ai donc pris toutes dispositions pour « constituer » un dossier médical afin de me faire « jeter » dans les plus brefs délais, mon passé d'orphelin et quelques connaissances propédeutiques, ajoutées à une scoliose « douloureuse » feraient sûrement la différence...

Simultanément, j'étais très sollicité par mes copains qui vivaient aussi mal que moi, mais pour d'autres raisons, ces conditions quasi carcérales. Ils s'enquirent de mon aide et ma science dans l'optique d'une « expulsion », sachant que j'étais bien placé pour les aider à sortir de leur « galère ».

À cela s'ajoutait le souvenir de J.-D. Vonlanthen, mon triste et infortuné Ami de l'orphelinat, suicidé peu avant de rejoindre sa propre école de recrues...

Je puis me vanter d'avoir fait expulser près d'une demi-douzaine de recrues... oh, la perte sèche pour l'armée.

L'un souffrait d'asthme. À part ça, c'était un solide gaillard, champion de moto-cross au niveau national. Un soir, je lui proposai une balade en direction de haras à chevaux situés non loin de l'école. Je lui présentai un quelconque équin et nous le caressâmes si bien qu'il développa subitement une crise d'asthme qui dépassa largement mes « espérances » pour dégénérer en mal asthmatique (sans rentrer dans le détail, il s'agit d'un état d'une extrême gravité).

À notre retour en caserne, mon récent malade avait peine à respirer. On pouvait l'entendre siffler de si loin que l'inquiétude me gagna peu à peu. J'avais alors contacté le médecin de l'armée. Après hésitation, il vint sur les chapeaux de roue. Je crois qu'il dut percevoir la gravité de la situation dans le stress de ma voix. En fait, je lui rendis si bien service que je crus qu'il allait y rester, la problématique m'ayant largement dépassé. Le moins que l'on puisse dire, c'est que je ne la menais pas large. Une semaine après, il fut « catapulté »...

J'aidai également un autre copain. Dans son cas, nous appliquâmes une autre stratégie, consistant à jouer une comédie au cours de laquelle il se laisserait tomber en présence du capitaine. Il joua si bien son rôle qu'il se cassa le nez – le con – ... également chassé, en même temps que le précédent.

Le troisième faisait des crises d'angoisse et de tachycardie (son cœur battait trop vite)... avec l'argumentation du docteur en herbe... également renvoyé!

Le dernier n'eut pas à faire tant de comédie. Il était réellement dépressif. Mes services se limitèrent à une présentation de son « dossier » sous un certain jour... aussi remercié avec un billet de train, comme nous tous d'ailleurs. Tout ce petit monde s'en retourna dans sa chaumière.

Enfin, votre serviteur, ma cause que je connais bien puisqu'il s'agit de moi, enfin bref, donc, mon « cas » était composite. Il y avait du vrai et de la comédie.

Le résultat seul comptant, je parlai de mon passé et la souffrance que j'avais vécue au quotidien ajoutée à mes angoisses «d'incarcéré». Je ne sais plus où se trouvait le vrai du faux. Le résultat fut à la hauteur de mes espérances... «au revoir monsieur!» avec un billet retour à la clef. Je me souviens par contre que le psy qui me reçut avait l'air... plus mal en point que moi.

La préparation à ce self-débaras nécessita près de dix jours durant lesquels tous les pièges des «petits» caporaux me furent tendus. Mais ils ne faisaient pas le poids. Je les voyais arriver de si loin qu'il m'était facile de les tenir en échec. Je prenais un malin plaisir à déjouer leurs plans primaires, dénués de la plus petite imagination.

Je m'étais préparé à «résister» dans la limite de l'acceptable, en évitant une des conséquences majeures que j'aurais eu peine à supporter, le cachot. Je me voyais mal faire du «trou» sur décision de cette bande d'abrutis. Voici donc quelques exemples de mes techniques de «résistant» sous la forme d'anecdotes.

Il y avait ce que l'on appelait le petit et le grand démontage du fusil d'assaut qui ne présentait *a priori*, aucun problème, mais en présence des gradés, je mettais un soin particulier à rallonger le temps desdits montages, comme si les praxies constructives me faisaient défaut.

Autre petite histoire: je m'obstinais à refuser de tirer sur des cibles humaines, évoquant ma future profession m'interdisant, selon une logique qui n'échappera à personne, de faire feu sur qui que ce soit, y compris leur symbole. Ainsi, vidais-je le magasin de mon fusil au sol, ce qui fit terriblement bisquer caporaux et lieutenants qui m'ordonnèrent de reculer de cent mètres afin d'attendre leurs sanctions qu'ils n'osèrent jamais mettre à exécution. J'avais bien compris que je les embarrassais. Dans cette position, je fis en sorte de m'exposer plein soleil, attendant la fatale insolation compliquant encore la situation par la bévue qui s'ensuivrait. Ils n'étaient pas suffisamment motivés pour subir les conséquences punitives qui ne manqueraient pas de découler d'attitudes irresponsables. Ils ne voulaient pas être les auteurs d'une faute professionnelle et dans un mouvement de panique, se ravisèrent-ils, ne sachant plus sur quel pied danser. Ils tentèrent tout, y compris la palabre. Je vous laisse imaginer leurs arguments et l'énoncé de ceux-ci, arrosés d'un accent suisse allemand qui les rendait pitoyables. Ils étaient plus bêtes que méchants.

Arriva le jour de la CVS (commission sanitaire de l'armée) qui se déroula dans un bunker situé dans un village «atomique». Le plus horrible fut de passer deux nuits, plusieurs mètres sous terre et vivre deux jours à la lumière des néons avec interdiction absolue de sortir. Très pénible pour moi! J'adore trop la liberté et la nature et il me fallut un certain self-contrôle pour ne pas craquer. Je gardais en tête ma «libération» prochaine et projetais de faire une immense promenade dans la nature pour oublier... j'imaginai tous ces arbres dont je pourrais serrer les branches et surtout l'excellent moment que je passerais en leur compagnie... cela m'aida à tenir.

Inutile de vous dire la joie que j'ai éprouvée en entendant le bruit du «Stämpel» du psy s'abattant sur ma feuille de licenciement avec le mot «befreit = libéré».

Le surlendemain, je fus remis entre les... mains de la liberté. J'avais pris mon train et m'en suis retourné à Genève, sans regarder derrière moi, de peur que ce très mauvais moment ne me rattrape et ne me saute au visage.

J'étais tout de même assommé. Il me fallut trouver une solution pour occuper et combler les deux mois de vacances restants avant mon retour à l'uni.

Je me rendis dans une agence de voyages pour étudiants. Mon choix se porta sur la Grèce... mon premier voyage en avion... wahooo...

Je préparai mes affaires et me rendis à l'aéroport. Mon cœur palpitait à l'idée de ce voyage dominé par un tour en avion. Je me demandai comment ces monstres pouvaient vraiment s'envoler. Je pris place côté hublot, captant chaque instant de l'accélération de l'engin jusqu'au moment de l'envol. J'éprouvai un instant d'inquiétude car, arrivant en bout de piste et vibrant de partout, l'avion refusait de quitter ce foutu tarmac. Tout à coup, les vibrations disparurent en même temps que nous quittions la terre... c'était parti. Il aurait pu faire escale sur la lune... non?

Vous rendez-vous compte que l'on me servit un repas, fort bon de surcroît. Il y avait autant à boire qu'à manger. J'étais un peu gêné, croyant que c'était une erreur d'être ainsi servi en *economic class*. J'avais peine à imaginer voyager hors de la soute à bagages. Je me disais que le fait que l'on me tolère dans l'appareil n'impliquait en aucun cas que l'on me traite comme un roi... mais cela semblait naturel. J'avais même droit aux sourires des hôtesses. Alors je m'y suis fait... ça n'a pas été trop pénible.

Une fois à Athènes j'étais un peu «paumé». Il me fallut trouver un hôtel –je vous rappelle que c'était mon premier voyage seul à l'étranger. Je passai ma première nuit près de la «plaka», au centre de la capitale... mauvaise nuit car trop bruyante. Je n'étais pas ici pour dormir mais pour découvrir une célèbre et antique civilisation, aujourd'hui décadente par ailleurs.

Le lendemain, je décidai de voguer en direction des Cyclades (mer Egée) car je voulais visiter quelques îles dont Paros, Santorin (volcan), Ios (calme)... et la plus décadente d'entre elles, Mykonos pour voir ces drôles d'êtres s'adonnant à la fornication indifféremment entre gens du même sexe et de sexes différents.

Je me souviens avoir rencontré une femme dont la beauté associait couleurs et formes de ses origines nordiques issues d'un père finlandais à celles slaves lui venant de sa mère russe. Ses longs cheveux roux se déployaient sur une peau si blanche dont la candeur de marbre et l'extrême finesse étaient parcourues à sa surface de délicates veines bleues-vertes. Tout ceci agissait sûrement sur moi et donna naissance à une folle envie d'elle. J'étais d'autant plus motivé par la conquête de cette «œuvre d'art» que je trouvais ce type de peau infiniment plus érotique que celles brûlées par un soleil ravageur et parcouru de rides sévères vieillissant outrageusement leurs victimes.

Mais cette femme avait des envies qui cadraient mal avec toute cette poésie. La relation sexuelle prosaïque que nous eûmes dont j'espérais de la douceur et un plaisir sain, se passa fort différemment.

Elle me demanda de la frapper, lui tirer les cheveux et la gifler... De ma vie, je n'avais jamais connu ce genre de choses. Je déclinai délicatement son offre mais elle insista et pour me motiver, me griffa et me tira les cheveux. Alors, je m'abandonnai à une relation plutôt sauvage avec elle. Je la pris en «levrette» et m'accrochai à la crinière de cette folle pouliche, afin de lui... donner ce qu'elle voulait.

Une fois «l'affaire terminée» et les plaisirs réciproquement assouvis, fort d'un malaise mêlé à de l'infamie, je me rendis au port et pris le premier bateau, tôt le matin afin de fuir cette dingue et la honte qu'elle m'avait inspirée.

Ainsi m'étais-je retrouvé sur l'île d'Ios.

Je me mis en quête d'un hôtel à l'écart du brouhaha. La chambre que je louai se trouvait au milieu d'un calme si extraordinaire que j'en ressentis presque une certaine sérénité intérieure. J'étais zen...

Après avoir pris mes quartiers je fis une lessive à l'extérieur, au grand air. Il soufflait une sorte de mistral frais sur fond de chaleur. Je me sentais en parfaite harmonie avec mon environnement... et en vacances, tant et si bien que même les frelons qui tournoyaient autour de moi ne me dérangent pas... mon calme ajouté au respect de leur présence harmonisaient notre cohabitation. De plus, je trouvais que la couleur orangée de leur abdomen avait quelque chose de parfait. J'étais bien et rien, absolument rien n'aurait pu changer cet état d'âme d'un moment privilégié de ma vie.

J'occupais mes journées sur un mode «farniente». Je me rendais à la plage, je nageais beaucoup, mangeais sainement et recherchais une compagne. Ce n'était pas facile car, même les touristes ne sont pas très naturelles, trop sollicitées qu'elles sont par des cocos de mon genre. Elles semblent bien incapables de distinguer, encore moins deviner, le type de personnage que j'étais. Pour elles, il s'agissait du «tout-venant» avec le peu de respect que cela implique. Je me demandais combien de tarées du type de la Russe-Finlandaise, allais-je encore rencontrer? Je n'étais pourtant qu'au début de mes surprises!

A Ios, j'avais rencontré une Allemande... bronzée (pas grave). Elle était belle et d'autant plus intéressante qu'un peu secrète mais son secret était le fait, pour mon plus grand malheur, de graves dérangements psychologiques «compliqués» et de nature à faire foirer notre relation dans l'œuf. Nous avions pourtant trouvé un terrain de rencontre de bonne qualité. Nous projetions de voyager ensemble. Mais à chacune de nos relations sexuelles, elle souffrait de dyspareunie, malgré la douceur avisée de mes gestes et mon souci de ne pas lui faire mal. Elle me chassait quasiment à coups de pieds de son corps en délire. Je ne sais pas ce qui a séparé les deux «êtres de souffrance» que nous étions, alors que cela même aurait pu au contraire, nous réunir. Pour cela, eût-il fallu que la partenaire ne se comportât pas comme une adversaire.

Je quittai l'île. Peut-être étais-je entré, sans le savoir, dans un des plus grands hôpitaux psychiatriques du monde ?

Je fis un crochet à Santorin, pour y visiter le sable noir brûlant de ses plages et le monastère orthodoxe perché au sommet de l'île volcanique aux ânes.

\* \* \*

Je me rendis ensuite en Crète et débarquai à Iraklion. Là, je fis deux types de trajets :

Le premier me conduisit vers le sud de l'île dans un village de pêcheurs. Le trajet en car ajouté à une nourriture avariée m'occasionna une forte fièvre avec délire durant mon sommeil de cette nuit passée sur cette plage de sable. Là, je voyais la lune tomber dans la mer et les eaux de celle-ci se soulever pour « phagocyter » la petite planète.

Le lendemain, je me levai aux aurores et me mis en route pour effectuer une marche thérapeutique. Je parcourus près de trente bornes d'un pas spartiate pour rejoindre le sud-ouest de l'île. Je marchais sous un soleil de plomb lorsque sur le coup de midi, je crus distinguer un homme au loin. Je m'approchai de ce qui n'était encore qu'une silhouette. Une fois à proximité, l'être m'invita à partager son antique repas fait de pain aux olives, fêta, tomate, le tout « arrosé » de l'eau de son puits. Ce personnage me marqua bien au-delà d'un simple souvenir. Nous ne parlions aucune langue commune. Malgré ce handicap, le contact fut à ce point privilégié que j'eus l'impression de vivre cette histoire dans une autre dimension. Nous communiquions en silence, par gestes simples.

Le berger m'avait installé sous l'ombre bienfaisante d'un olivier. Il m'avait servi bibliquement ce modeste repas qu'il partagea avec moi et qui m'avait fait chaud au cœur dans ma solitude du moment. Il semblait venir d'un autre temps ou d'un autre monde. Il me scrutait fixement de ses grands yeux sombres un peu sévères lorsque que je me restaurais. Je n'aurais rien pu lui dissimuler... mais en fait, avais-je quelque chose à lui cacher ?

Au début, je me sentis un peu mal à l'aise mais la fatigue, ajoutée au reste d'une fièvre bien atténuée par mon importante marche, me conduisit à m'abandonner à cette situation, ce qui se solda par une sieste. Je devais lui faire suffisamment confiance pour m'endormir ainsi. Je ne sais combien de temps dura mon repos. Au réveil, il se tenait accroupi à quelques mètres, comme s'il veillait sur moi. Je me levai, me dirigeai vers lui et nous nous serrâmes la main. Il couvrit cette poignée de son autre main en un geste symbolique d'accompagnement. Je lui bredouillai quelques paroles d'au revoir et de merci. Je ressentis alors plusieurs choses. J'avais l'impression de m'éloigner de Quelqu'un devenu subitement très important. Cela m'attrista profondément, d'autant que le berger, ainsi déifié, était recroquevillé sur son bâton. Il avait l'air si fatigué.

Je me sentis coupable d'abandonner ce messager dans une solitude qui me causa une peine inouïe. Je me demandai alors ce que je lui avais apporté et ce que je pourrais lui donner en échange de ce moment sacré. Je pensais, dans ma tristesse mortifiante, que je ne le verrais plus jamais et qu'il quitterait la terre, **sans me dire au revoir**. En un instant, je m'étais attaché à cet envoyé de Dieu pour toute ma vie...

Le berger de la table ronde de la salle d'attente de l'orphelinat aurait-il quitté l'épaisseur du pied du guéridon pour me rejoindre en Crète, sous la forme d'un Père d'un moment, à la place de cette mère qui n'est jamais venue ? Je suis très ému en ce moment. J'aurais pourtant tellement voulu vivre cette histoire avec la même acuité qu'à l'heure où je vous la narre. Soyez, très chers lecteurs, témoins de l'hommage que je lui rends.

Peu après que j'eus quitté cet astre, ma fièvre s'en est allée miraculeusement. Je crois que **je venais de croiser Dieu**.

... Mon émotion du moment est accentuée par l'audition simultanée de Franco Corelli, ténor italien, dans sa magnifique interprétation de *E lucevan le stelle* avec une voix qui n'a jamais aussi bien exprimé toute la souffrance humaine.

Le deuxième trajet se fit *via* Khaniá en direction des gorges de Ste-Marie.

Un paysage de beauté, trop vite parcouru du fait de l'encombrement touristique gênant ma rêverie. Nous passions ainsi de plus de mille et quelques centaines de mètres au niveau zéro du bord de mer. Là, je pris un bateau et me rendis dans le sud-ouest où je rencontrai un sympathique couple romain. Ceux-ci m'offrirent de me prendre sur leur moto surchargée de leurs bagages. Ainsi me permirent-ils de rejoindre Patras. Pour la première fois de ma vie, je m'étais trouvé en troisième position, en contact étroit avec l'agréable postérieur de la passagère. Bien qu'inconfortable, ma position fut d'une rare sensualité et me fit gagner de surcroît plus d'une journée par rapport aux moyens de transports locaux.

Ainsi prirent fin mes vacances grecques avec ce que j'avais vécu... mon Père... j'étais rechargé et, fort de cette expérience hors temps, j'étais prêt à aborder ma troisième année avec sérénité et joie. Émerveillé par tant de beauté, je pris l'avion et m'en retournai vers de nouvelles aventures genevoises... si tant est que cela soit possible.

